

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

1 Montréal, AUX BUREAUX No. 13, RUE ST-VINCENT.

1 Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

feuilleton de la Revue Canadienne.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Voyage imprévu à la Planète LeVerrier.

Enfin me voici... j'arrive, j'en sors; il n'y a pas dix heures j'y étais encore. Ne pleurez pas, consolez-vous, rassurez-vous, chers parents, tendres amis, vous qui m'avez déjà oublié. Je ne vous laisserai plus personne; j'en ai bien raison de dire que l'on est toujours mieux chez soi, dans son pays qu'à l'étranger. Mais, me demanderez-vous, "ouï as-tu été? d'où viens-tu?" D'abord je ne le surs pas plus que vous, mais en demandant l'on va à Rome, et tout de même à la Planète LeVerrier. Oui, j'en arrive, j'y étais encore tantôt dans cette nouvelle planète, nouvelle pour nous, car elle est aussi ancienne que notre globe, et les gens de l'endroit nous connaissent déjà qu'Adam n'était encore qu'un tout jeune homme. Rien d'étonnant là dedans, quand l'on considère que les habitants de ce globe, ou plutôt de cet oblong, (car la planète LeVerrier est oblongue et non ronde, comme le pense probablement M. LeVerrier lui-même.) avaient découvert l'Amérique d'un bout à l'autre, cinquante sept ans après la création du monde. Dumoins, c'est l'opinion de tous les historiens du lieu, qui sont d'autant plus véridiques, qu'ils eurent l'avantage de faire imprimer leurs ouvrages chez eux aussitôt qu'écrits. L'imprimerie existe chez eux depuis six à sept ans après la mort d'Abel tué par son infame frère.

L'agence, dans LeVerrier, chargée de donner des nouvelles de tous les soleils, étoiles, planètes et autres menus astres, était établie un peu avant l'imprimerie, et l'on n'a nulle idée de l'expédition et de la rapidité avec laquelle on a des nouvelles de partout par le moyen de leurs immenses télescopes. Il y en a un pour chaque partie de ce monde et leurs divisions. J'avais toujours les yeux sur celui destiné à l'Amérique du nord tant je m'en souciais et tant je craignais que vous ne me visiez plus. Pour moi, à peine étiez vous hors de vos maisons, que je vous voyais comme je vous vois là, tant les verres de ces incommensurables télescopes sont beaux, transparents et fidèles. J'ai vu vos inquiétudes, votre désolation, vos pleurs; je vous ai vus érier de douleur et d'angoisses, vous, mes amis, vous, parents chéris, mais je n'ai rien entendu. On travaille, en ce moment, dans LeVerrier, à construire une machine, par laquelle on pourra entendre le bruit d'une feuille roulant sur le gazon à une distance de cent seize millions de lieues et quelques arpens, mesure française, et l'on doit en construire une autre pour se faire entendre à peu près la même distance. Est-elle été mise à exécution, je vous envoie de mes nouvelles, et j'aurais resté là encore quelques mois, et je me serais livré à des études qui auraient été d'une incompréhensible utilité pour le genre humain d'ici; mais je m'en allais à mort, et je souffrais de vos souffrances.

Vous voulez, sans doute, savoir comment je me suis rendu à la planète LeVerrier. Je pourrais bien dire tout d'abord que je n'ai de comptes à rendre qu'à Dieu; mais je serai plus humain et surtout plus poli, ce qui n'est pas du tout la même chose.

J'ai toujours aimé la promenade, seul, le soir, bien tard, par un temps triste et sombre, dans des lieux où il n'y a pas même l'apparence, le vestige récent d'un être animé. Pour satisfaire ce goût, qui n'est peut être pas excentrique, je m'étais aventuré dans les profondeurs du côté Est de la montagne de Montréal, et cela vers neuf heures du soir, par un temps tout autre que trouvé affreux. Le vent du nord me soufflait la neige et la grêle à la figure de toute la force de ses poumons. Je m'amusais, je jouissais à lutter ainsi contre le vent, le froid et l'obscurité, lorsque tout-à-coup, oh! prodige! je me sentis comme saisi par la taille et enlevé dans les airs. Un frayer, mais un frayer comme il ne s'en est jamais éprouvé de semblable, s'empara de tout mon être, je perdis connaissance. Dire le temps que je restai dans cet état m'est impossible.

Lorsque je recouvrai le sentiment, il faisait jour; je voguais dans les airs avec une rapidité effrayante, et je m'élevais vers des lieux qui m'étaient complètement inconnus. En même temps, deux hommes ailés aux pieds et aux mains, mais du reste, faits comme vous et moi, se précipitèrent à ma rencontre avec un air d'intérêt, et m'arrêtèrent dans ma course, s'efforcèrent par des signes de me rassurer sur leur intention. Je ne livre à eux avec défiance, mais sans résistance, car que faire autre chose en semblable occasion. L'un de ces personnages dit à l'autre en fort bon français et avec une prononciation charmante, ce qui m'eût étonné si j'avais su où j'étais; "Je crains bien qu'il meure comme les deux autres." "Non, répondit l'autre, les deux autres étaient déjà morts depuis longtemps lorsqu'il nous sont arrivés dans le rayon d'attraction que nous avions dirigé sur eux; celui-ci est en parfaite santé, mais comment se faire comprendre de lui? A voir le globe d'où nous l'avons tiré il doit être, d'une intelligence très bornée.

Quel langage employer? Français! lui-dis-je, avec vivacité, oubliant ma fausse position, tant j'étais piqué de l'opinion qu'ils avaient de moi, et ignorant qu'il en devait être ainsi. Cette réponse inattendue leur causa une telle surprise que les bras ne leur tombèrent pas du corps, mais que je leur tombai des bras; ils me rattrapèrent aussitôt. Revenus de leur étonnement, ils m'apprirent où j'étais et comment j'y étais. Nous avions servis, deux autres et moi, de sujets d'expérience à une machine à attraction que les habitants de LeVerrier venaient d'inventer, et avec laquelle ils peuvent attirer à leur planète tout ce qu'ils désirent d'ici ou d'ailleurs, à des distances encore inconnues.

Les deux autres qui avaient été attirés avec moi et qui sont morts, sont à ce que j'ai vu par des papiers qu'ils avaient sur eux, des gens du District des Trois-Rivières qui se trouvaient ce jour-là à Montréal. Je ne les nommerai pas, mais je vous dirai seulement que si les LeVerriers nous en enlevaient encore quelques uns de même sorte, ils nous rendraient un grand service. Ils ont été embaumés et déposés dans un des cabinets d'histoire naturelle du lieu, avantage qu'ils n'auraient pas eu ici; les générations futures enverraient leur sort.

Quant à moi, j'ai été l'objet continuel de leur politesse, de leur amitié, de leur intérêt et surtout de leur curiosité; ils m'ont rien épargné pour me faire oublier le danger que j'avais couru, et ils ne cessent de me faire des excuses.

Je ne parlerai pas de la civilisation pour ainsi dire physique de la planète que j'ai visitée; les termes nous manquent pour exprimer ce que j'y ai vu. Les choses demandent des noms, et ne connaissant pas celles dont je vous parlerais, que je vous nommerais, vous me prendriez pour un imposteur, sinon pour un visionnaire et un fou, si j'entreprenais une telle tâche. Leur dictionnaire, comme qui dirait de l'academie, a dix fois plus de mots que le nôtre, ce qui signifie, je suppose, qu'ils nous sont dix fois supérieurs sous le rapport de progrès. L'agriculture, l'architecture, la vapeur, tous les arts y sont rendus à une telle perfection que notre imagination se refuserait d'y croire.

L'on y récolte douze fois l'an, et l'on y bâtit des édifices incroyables sous le rapport de la solidité, de l'étendue et de l'élégance, en douze à quinze jours. Il faut avouer que les ailes que portent les habitants de LeVerrier leur facilitent extraordinairement le travail.

Les lettres y sont en grande vénération, et c'est pourquoi l'on rit, l'on se moque et l'on brûle les conceptions sans but, sans ordres, sans utilité de ces hommes qui se débattent sans cesse au milieu des lieux communs, et qui font un métier, un gagne-pain de la carrière des lettres. Depuis longtemps des êtres supérieurs dans cette planète ont inventé, créé des chefs-d'œuvre, et quels chefs-d'œuvre! qui ne peuvent plus être surpassés et que l'on doit se contenter d'imiter, ou d'égaliser, sans chercher à gâter ce qui est bien et ce qui ne peut être mieux. La profession d'homme de lettres étant très-hazardée, il n'y a que ceux qui s'y sentent poussés par un véritable talent qui s'y adonnent.

Le journalisme est le genre de littérature le plus estimé dans LeVerrier et y est extraordinairement répandu; on le regarde comme le pain quotidien du peuple, mais il n'est ni verbiageur, ni menteur, ni insultant, et discute toutes les questions, non par esprit de parti, par prédilection pour tel ou tel homme, mais par amour du bien et de l'intérêt public. Il est entre les mains des hommes les plus éminents, les plus probes et les plus instruits. Les journalistes jouissent de l'estime de leurs adversaires même, parcequ'ils discutent sans passion, si ce n'est celle du patriotisme sincère qui cherche la vérité.

Le gouvernement des LeVerriers est une monarchie constitutionnelle composée de deux branches seulement; d'un conseil exécutif et d'une chambre de représentants. Leur gouvernement est responsable, et les ministres le savent si bien, remplissent tellement leurs devoirs que ceux qui sont aujourd'hui au ministère et qui représentent la presque totalité des habitants de la planète, y sont depuis des avant l'époque où Solon donna ses pitoyables lois à la Grèce; c'est-à-dire que ce sont toujours des hommes à principes honnêtes et libéraux qui sont au ministère, car là comme ici l'on meure de temps en temps. Ils n'ont pas encore inventé de machine à empêcher de mourir. Cependant les LeVerriers atteignent une vieillesse beaucoup plus prolongée que nous; cela s'explique, il est défendu chez eux de pratiquer la médecine sous peine d'emprisonnement perpétuel.

Il y a là aussi une opposition qui se compose de quelques mécréants sans pudeur, comme il s'en trouve partout, qui ont en haine tout ce qui est bien et honnête.

L'on tolère cette opposition afin de rappeler sans cesse au peuple le danger d'un gouvernement de caste, de minorité, toujours basé sur l'égoïsme, l'exclusion, la vénalité et la corruption de tous genres.

d'individus. D'ailleurs le peuple y fut-il mal gouverné dans le fait, il serait toujours satisfait c'est lui qui se malgouvernerait.

Les élections se font là par ballottes, et dans un espace de temps suffisant pour l'épuisement des votes de manière, à ce que le peuple soit sérieusement représenté. Tant de mille habitants a droit tant de représentants, il n'y a pas la de bourgs pourris ni de Haut-Canada.

Quoique la majorité soit toujours sur d'être des membres dignes de la représentation, on agit avec la même précaution, l'on s'organise avec le même soin que si l'on s'attendait à une forte opposition. Ils savent, eux, les LeVerriers que l'organisation d'un petit nombre fait plus et fait mieux que des masses qui ne s'entendent pas, qui n'ont ni chefs, ni point central d'où partent les ordres, je dirai même le commandement. Mais cette organisation est presque exclusivement morale, et tout le monde voté librement, sans crainte de se voir assassiner par des troupes de brigands à gage, soudoyés par une dégoûtante minorité.

S'il était besoin là d'argent pour une élection chacun s'empresserait, se disputerait l'honneur de contribuer, selon sa fortune, pour l'élection des hommes de leur choix.

Le gouvernement n'a jamais cherché à influencer les électeurs d'aucune manière que ce soit, et les ministres qui se trouvent au pouvoir lors des élections se croiraient deshonorés en faisant la moindre démarche tendant à leur assurer une majorité.

Une des choses qui me frappa le plus dans la planète LeVerrier, c'est que les ministres y tiennent avant tout, à leur honneur, à l'honnêteté, et qu'ils font cas de l'opinion publique, sans s'inquiéter de leurs salaires ou d'un titre qu'ils ne conserveraient pas un instant, s'ils croyaient les posséder contre le gré de leurs concitoyens. Lorsque je narrais aux LeVerriers ce qui en était ici, que le gouvernement souvent, et les ministres presque toujours prénaient une part plus qu'active aux élections, qu'ils encourageaient par toutes sortes de moyens le longu'étre dont la fonction était d'assommer à coups de pierres et de bâtons les électeurs qui leurs étaient opposés, ils me demandaient sérieusement, et comme quelque chose de tout naturel à faire, pourquoi le peuple ne jetait pas et gouvernement et ministres à la rivière, s'imaginant dans leur naïve honnêteté que l'on se débarrasserait d'un mauvais gouvernement, comme l'on ferait d'un animal malade et féroce.

La peine de mort est depuis longtemps abolie, dans LeVerrier, et comme on ne l'avait apprise, je fus surpris, très surpris, de voir, un jour que je parcourais une de leurs principales villes, le squelette d'un individu suspendu à un gibet. Comme j'exprimais mon étonnement, on me dit qu'il y avait un cas exceptionnel dans la loi qui laissait subsister la peine de mort, et que depuis quinze cents ans, époque de l'exécution de l'homme dont je voyais le squelette, le même cas ne s'était pas représenté. Le défunt, (si toutefois les pendus se trouvent dans la catégorie des défunts,) était ce que l'on nomme ici "Eteignoir," et qu'ils nomment, eux, d'un nom que je ne me rappelle pas, mais qui signifie à peu près "Tueur d'intelligence." Ils expliquent ainsi l'existence de la peine de mort contre les "Eteignoirs" laquelle n'existe pas pour les meurtriers ordinaires. Ceux-ci, disent-ils, ne tuent qu'un homme, ceux-là, (les Eteignoirs) tuent l'intelligence de populations entières, tuent le progrès, la science, la civilisation, chose mille fois plus destructive, dévastatrice, criminelle que le meurtre d'un ou deux individus. Je trouvai cette explication bonne et demeurai de leur avis.

Chose curieuse! Là, pour devenir avocat, faire partie du barreau, l'on exige la connaissance des lois et une certaine science des choses en général. Cela me surprit un peu d'abord, mais ensuite, malgré mes préjugés, je finis par croire qu'il était bien possible qu'il fut nécessaire pour être admis à la profession d'homme de loi de connaître les principes du droit.

Lurs juges n'ont jamais subi l'influence du gouvernement et décident d'après les lois et leur conscience. J'ai vu une infinité de choses en ce genre qui m'ont d'abord surpris, mais qui j'ai trouvées à la fin pleines de bon sens. Y a-t-il là des usagers, des notaires, des prêteurs sur gages? Je n'en suis rien. D'ailleurs ce sont tous gens qui aiment si peu l'évidence et qui sont si bons et si solitaires de leur nature qu'il peut se faire qu'il y en ait et que je ne les aie pas vus.

Je pourrais peut-être revenir sur tous ces enseignements qui m'intéressent presque exclusivement en poussant quelqueun à m'interroger, et si l'on désirait des détails plus circonstanciés; mais avant d'en finir pour cette fois, je dois un mot à mes concitoyennes jeunes et vieilles.

Dans LeVerrier les mères sont toutes plus vieilles que leurs filles, et elles ne cherchent pas à paraître autrement; elles s'occupent de l'éducation de leurs enfants et du soin de leur ménage, cherchent à soulager leurs époux d'une partie de leurs fatigues, soit en travaillant elles-mêmes, soit par leur douceur, leur humeur égale, les urs prévenances, enfin par toutes ces petites choses qui coûtent si peu, qui plaisent tant et

qui attachent à la famille et aux délices de l'intimité domestique. Aussi presque tous les maris aiment-ils et respectent-ils leurs épouses; trouvant le bonheur chez eux, après leurs travaux, ils sont rarement tentés d'aller le chercher ailleurs. Qu'y a-t-il, en effet, de plus doux que le bonheur et la paix domestiques? Que peut-on comparer à l'amour d'une femme et d'enfants que l'on chérit soi-même!

Une coquette, dans Le Verrier, serait l'objet du sarcasme, des railleries et du mépris de tous les honnêtes gens. Une fille coquette serait sûre de ne jamais trouver un époux. Les jeunes filles y sont élevées comme devant être plus tard à la tête d'une famille; les soins du ménage, les ouvrages des mains sont leurs occupations ordinaires. Elle se délassent par la musique qu'elles aiment passionnément, et par la promenade toujours accompagnées de leurs parents, surtout lorsqu'elles sortent avec leurs fiancés dont elles font elles-mêmes le choix. Leur choix une fois fait, elles sont d'une fidélité à toute épreuve, m'a-t-on dit. Heureux fiancés que ceux-là! Leur mise est d'autant plus attrayante qu'elle est simple et modeste quoique d'un goût exquis. Elles savent que rien ne paraît tant le beau sexe comme la candeur, la modestie et l'innocence. Comme elles savent qu'elles ne sont pas destinées à faire des comédiennes, et qu'elles n'auront à plaire qu'à un seul homme qui n'aura que faire d'une femme toute occupée de parures, de luxe, de bals et de théâtre, elles méprisent et dédaignent tous ces genres de folies. L'estime et l'amour sincère et vrai de l'homme que leur cœur a choisis valent mieux à leurs yeux et sont mille fois plus doux que tous ces plaisirs factices, qui ne laissent qu'après eux que vuide, dégoût et souvent ruine.

Les dames et les demoiselles LeVerriennes, au récit que je leur fis de certains de nos amusements, riaient beaucoup ou paraissaient étonnées au dernier point. Elles ne pouvaient s'imaginer que l'on fumât et que l'on prît. Piquer et valser leur semblait du dernier ridicule, la valse surtout leur paraissait étrange. Elles ne pouvaient se figurer que des jeunes femmes et des jeunes filles se jussent les épaules et la gorge nues dans les bras du premier venu, et cela quelquefois dans des assemblées publiques où les yeux de leurs époux, de leurs amis, et tournoyassent ainsi des heures entières; leur modestie et leur retenue s'en indignaient. J'en bien le soin de leur dire qu'il n'en était pas ainsi de toutes les femmes de notre globe.

Les LeVerriennes causent très bien sans mentir ni calomnier, ce qui doit vous paraître très difficile. Elle savent rendre la conversation intéressante sans y mêler le jargon de la mode et de la toilette; elles sont franches et sincères et ne mentent jamais même dans leurs actions, leurs manières et leurs yeux, ce qui est toujours mentir et manquer de sincérité.

J'aurais aimé pour femme une LeVerrienne, mais comme je ne voulais pas m'établir définitivement dans cette planète, et qu'il aurait fallu amener mon épouse ici avec moi, je ne pus me résoudre à un tel mariage. Placée au milieu de notre société et avec les ailes qu'elle aurait eu, j'aurais toujours été sur le qui-vive, et lui couper les ailes eût été une action barbare dont je n'aurais jamais pu me rendre compte. Et puis d'ailleurs j'aurais encore dans le moment un attachement dans ce monde-ci.

Mon retour sur cette terre s'est opéré sans presque de danger; il faut dire que j'y étais plus préparé qu'à mon départ. La machine républicaine qu'ont les LeVerriers est supérieure à l'attractrice. J'avais demandé qu'on me dirigât sur le haut de la rue St-Denis, mais j'ai été déposé (c'est le mot) sur le quarré Viger. L'erreur n'est rien, vu la distance.

ALPH. P.

MATIERES RELIGIEUSES.

En annonçant l'érection des huit vicariats de l'Angleterre en tant d'évêchés, nous n'avons pu donner complètement ni les titres des nouveaux vicariats, ni les noms de leur titulaires. La liste suivante suppléera à cette lacune. Le district du Nord devient l'évêché de Newcastle-sur-Tyne, dont le vicar, Mgr. Bridoll, vient de mourir.

Celui de Lancashire devient l'évêché de Liverpool, sous la direction de Mgr. Brown, avec Mgr. Sharples pour coadjuteur.

Celui de York prend le titre d'évêché de Leeds, sous la prélatrice de Mgr. Briggs.

Celui de Londres devient l'archevêché de Westminster. On assure que Mgr. Walsh a écrit à Rome que son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient pas d'accepter cette haute charge, d'autant plus qu'il est étranger au diocèse. Si le vénérable prélat persiste dans son refus, et que le saint-siège l'accepte, on ignore qui sera nommé à sa place. Les vœux de l'Angleterre désignent Mgr. Wiseman; mais on ne peut rien conjecturer sur le choix auquel s'arrêtera le souverain pontife.

Le district de l'Est, qui a pour titulaire Mgr. Waring, lui confère le titre d'évêque de Northampton.

Celui du Centre devient l'évêché de Birmingham, sous la direction de Mgr. Wiseman. Celui de l'Ouest forme le diocèse de Plymouthe, avec M. Ullathorne pour évêque.

Enfin, le district du pays de Galles devient l'évêché de Newport, dont le titulaire sera Mgr. T.-J. Brown.

Bien que les bulles d'érection n'aient pas encore été expédiées de Rome, on peut regarder cette arrangement comme certain; quoiqu'il ne soit pas définitif et qu'une congrégation spéciale, de *rebus britannicis*, ait été instituée pour aviser aux détails. Il reste encore à décider et combien de nouveaux évêchés ou archevêchés seront créés, puis quelles seront leurs limites. Les nouveaux évêques ont été consultés par le Propaganda sur cette question, et ils doivent se réunir à Londres incessamment pour délibérer sur tout ce qui s'y rattache.

L'Evening-Freeman annonce aussi qu'on s'occupe très activement de fonder une Université catholique en Irlande. Un prélat a souscrit pour 10 mille livres sterling; un curé de province pour 500. On pense qu'il sera facile d'avoir la somme nécessaire pour l'établissement de cette nouvelle institution.

L'ouverture de relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la Porte est l'affaire qui préoccupe le plus les hautes intelligences de Rome; c'est, dans les relations extérieures, le grand fait du pontificat de Pie IX. Le pape l'a parfaitement compris; il a voulu que le patriarche de Jérusalem, qui va remplir les fonctions de nonce apostolique près de la cour de Constantinople, fût sacré de ses propres mains dans la chapelle du Quirinal. Il lui a donné de sa bouche des instructions préalables. Tout porte à croire que le choix fait par le saint-père justifiera ses hautes intentions. Le patriarche de Jérusalem est un homme remarquable autant par la beauté de ses traits, la majesté de sa taille et de sa démarche, que par son intelligence et la culture de son esprit. De plus, il est parfaitement au fait des mœurs et de la langue turques, ayant déjà passé dix ans en mission dans le Levant. Le premier moteur de ces relations, celui qui conseilla au sultan, l'année dernière, l'envoi d'un ambassadeur à Rome; l'abbé Damiani, est d'origine turque, son père, le patriarche comme on le sait, et secrétaire; on n'a pas fait l'éloge de son intelligence; que de dire qu'il a, le premier, conçu la pensée de mettre les chrétiens d'Orient sous l'égide de leur protecteur naturel, le chef de la chrétienté.

ETATS-ROMAINS.—Le cardinal Ferretti a donné sa démission et ne veut point la retirer. Les intrigues du parti rétrograde sont parvenues à le déconcrer au milieu de la sainte mission que le pape lui avait confiée. On regarde comme une demi-compensation à la grande perte que fait en lui le gouvernement pontifical, l'éloignement de deux aides du cardinal Lambruschini, Mgrs. Santucci et Mastoni, qui avaient su se maintenir en place jusqu'à présent. La destitution du censeur Bretti, accordée aux instances de la diplomatie, ainsi que nous l'avons dit, a motivé de la part des journaux une manifestation dont on ne sait pas encore le résultat définitif. Ils sont convenus de suspendre leurs publications jusqu'au rappel de ce fonctionnaire, et ils ont réalisé effectivement, du moins au premier moment, ce projet courageux.

—On écrit de Saint-Petersbourg, le 20 octobre:

"Les lettres que nous recevons de Moscou annoncent que le choléra, en cette ville, est entré dans sa période décroissante. Depuis le 17 au 21 octobre le nombre des nouveaux malades par jour était descendu de 48 à 24, et celui des décès de 24 à 5.

"Le 21 octobre il restait 228 cholériques en tout, et les médecins avaient l'espoir d'en guérir la plupart.

"Parmi les romèdes qui à Moscou ont été employés avec plus de succès contre le choléra se trouvent au premier rang les bains de vapeur."

Le Times, qui disait hier que c'était la confiance, non l'argent qui manquait, déclare aujourd'hui que l'Angleterre est pauvre. Voici l'article dans lequel le Times fait cet aveu:

"Nous regrettons d'avoir à le dire, mais la vérité doit être dite: le pays est pauvre. Oui, l'Angleterre est pauvre actuellement, dans le sens le plus grossier et le plus palpable du terme. Le pays a été jusqu'à cette heure misérablement dépourvu de subsistances. Pour nous approximer, il faut que nous nous séparions de notre or et que nous contractions des dettes vis-à-vis de l'étranger. Voilà ce qui s'appelle être pauvre dans toute l'acceptation du mot. L'humanité nationale a encore accru cette indigence. Nous avons pendant des mois entiers nourri plusieurs millions d'hommes en Irlande. Cela nous a coûté dix millions sterling. Sur cette somme, huit millions sterling avaient été empruntés. C'est ce qui s'appelle partager son pain avec l'indigence. Sous l'influence de l'emprunt irlandais, les consolides et les autres fonds ont fléchi continuellement. De 89, taux auquel l'emprunt a été contracté, deux jours après le versement, les consolides ont fléchi à 79 et une fraction. Ces dépenses extraordinaires ont appauvri la nation.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)
Abonnement au Journal hebdomadaire pendant un an, par la poste, en France, 10 francs; en Belgique, 11 francs; en Suisse, 12 francs; en Angleterre, 13 francs.
Abonnement à l'Album mensuel, pendant un an, par la poste, en France, 5 francs; en Belgique, 6 francs; en Suisse, 7 francs; en Angleterre, 8 francs.
Aux deux publications réunies, pendant un an, par la poste, en France, 15 francs; en Belgique, 17 francs; en Suisse, 19 francs; en Angleterre, 21 francs.
Tous les paiements doivent être adressés à M. F. X. Julien, à Québec.
L'abonnement est payable d'avance.
PRIX DES ANNONCES.
Les annonces sont reçues chez M. F. X. Julien, à Québec.
Les annonces de 10 lignes ou au-dessous, pendant un an, sont payées 10 francs.
Au-dessus par ligne.
Toute insertion subséquente, le quart de plus.
(A franchir les lettres.)